

# Chemins de la pensée : vers de nouveaux langages

Sous la direction d'**Eduardo Portella**

Avec des contributions de **Rafael Argullol, Jean Baudrillard, Roberto Cardoso de Oliveira, Emmanuel Carneiro Leão, Barbara Freitag, Zaki Laïdi, Claude Lévi-Strauss, Ronaldo Lima Lins, Eduardo Lourenço, Michel Maffesoli, Eduardo Prado Coelho, Muniz Sodré, Gianni Vattimo**

La bibliothèque du philosophe ■ Éditions UNESCO

Chemins de la pensée : vers de nouveaux langages

# Chemins de la pensée : vers de nouveaux langages

Sous la direction d'**Eduardo Portella**

Avec des contributions de **Rafael Argullol, Jean Baudrillard, Roberto Cardoso de Oliveira, Emmanuel Carneiro Leão, Barbara Freitag, Zaki Laïdi, Claude Lévi-Strauss, Ronaldo Lima Lins, Eduardo Lourenço, Michel Maffesoli, Eduardo Prado Coelho, Muniz Sodré, Gianni Vattimo**

Les appellations employées dans cette publication et la présentation des données qui y figurent n'impliquent de la part de l'UNESCO aucune prise de position quant au statut juridique des pays, territoires, villes ou zones, ou de leurs autorités, ni quant à leurs frontières ou limites.

Les idées et opinions exprimées dans cet ouvrage sont celles des auteurs et ne reflètent pas nécessairement les vues de l'UNESCO.

Publié en 2000 par l'Organisation des Nations Unies  
pour l'éducation, la science et la culture  
7, place de Fontenoy, 75352 Paris 07 SP (France)  
ISBN 92-3-203647-9  
© UNESCO 2000

une logique d'exclusion. Et aujourd'hui encore, on parle de la paix avec une logique de guerre. Or, si l'on ne peut pas parler d'une logique de paix, peut-être faudrait-il plutôt parler d'une ontologie de la paix. Celle-ci ne peut pas procéder de chemins donnés d'avance, mais seulement d'hypothèses, de pistes, d'alternatives.

---

### Georges Kutukdjian

La présentation d'Eduardo Portella me fait penser aux *holzwege*, c'est-à-dire aux « chemins de traverse », selon une traduction française de ce terme heideggérien intraduisible de l'allemand. Elle nous invite à voir comment nous pouvons jeter les ponts entre des pensées qui paraissent étrangères les unes aux autres, entre les mondes parallèles dont parle Pavese, qui ne se touchent jamais. Comment pouvons-nous penser l'impensable, essayer de sortir du carcan de la logique, de la déduction, qui s'est longtemps imposé, alors que nous savons par ailleurs que toute pensée est une pensée insolente, qui n'a pas à faire ses preuves ? Elle nous invite en effet à rechercher le dernier rempart de cette pensée qui a absolument à rendre compte d'elle-même, pour essayer de reconstruire une nouvelle pensée radicale qui ne soit pas, pour paraphraser Sartre, « seule, injustifiable, et sans excuses ».

---

### José Vidal-Beneyto

Je pense que nous devrions éviter de perdre trop de temps à nous demander ce qu'est la pensée. Il faudrait plutôt s'interroger sur les déterminations, non objectives, mais objectivables de l'exercice de « penser ». Nous sommes tous d'accord qu'il y a eu une autophagie de la philosophie — même Bouveresse, philosophe des plus prestigieux, demande que la philosophie devienne une profession — et ce peut-être parce qu'elle est devenue de plus en plus impossible. Le prestige du qualificatif « penseur » s'apprécie aujourd'hui par rapport au statut social de celui qui œuvre dans le monde de l'*intelligentsia*.

Aujourd'hui les penseurs par excellence sont les scientifiques, dont les connaissances sont objectivées, et notamment ceux qui, du fait qu'ils ont réalisé des découvertes importantes, sont labellisés « prix Nobel ». Lorsqu'une institution veut créer une force de frappe irrésistible dans un domaine du savoir, elle fait appel non pas aux valeurs en usage de la réflexion et de la pensée, mais aux prix Nobel. Or il n'y a pas de prix Nobel pour les sciences sociales et humaines. Celles-ci ont d'ailleurs disparu, comme en témoigne la place qui leur est consacrée

dans n'importe quelle librairie : loin derrière les rayons « littérature » et « histoire ». Même les sciences sociales les plus élaborées — la sociologie, la démographie — ont fait l'objet à la fois d'une déqualification scientifique et d'une banalisation publique. Pourquoi ? Est-ce que c'est parce qu'elles ont renoncé à la rigueur ? Aujourd'hui, seules les statistiques non paramétriques ont un sens. Nous nous occupons d'une réalité sociale et humaine et nous ne pouvons pas prétendre que les instruments de mesure soient identiques les uns aux autres. Et pourtant nous avons tous parlé de la nécessité d'utiliser des instruments de mesure plus raffinés...

Dans ce constat sur l'état de nos sciences sociales et humaines, il convient d'éviter les jugements de valeur, les prises de position trop radicales. Nous sommes en train d'ouvrir un vaste chantier de questionnements. Une des questions principales est aujourd'hui de savoir si nous avons trouvé des substituts, des remplaçants beaucoup plus efficaces, pour la fonction sociale qui nous était assignée. Ces substituts — que j'appellerais les « leaders d'opinion » — semblent remplir cette fonction aussi bien auprès de l'opinion publique que des décideurs. Finalement, le rôle essentiel du penseur aujourd'hui est-il celui de « leader d'opinion » ?

Quelle est la nature du paysage dans lequel nous voulons frayer ces chemins de la pensée ? Il existe aujourd'hui des déterminations banales mais évidentes : le rôle du pouvoir, le conditionnement massif de tous les comportements individuels et collectifs, la détermination médiatique, la redondance, la dimension de l'éphémère, et l'immédiateté. Si le déconstructivisme est devenu un néo-pragmatisme dans les mains des plus éminents penseurs, l'essentiel est de ne pas fermer une réflexion qui est, dès son origine, très ouverte.

---

### Michel Maffesoli

Je me rappelle la scène où le Faust de Goethe affirme qu'il a lu tous les livres et constate que « la chair est triste, la vie est un peu ailleurs ». Il compulse l'Évangile de Jean et lit « Au commencement était le verbe », et s'exclame par la suite « Eh, non, au début est l'action ». La modernité, notre manière d'être et de penser, est fondée sur le verbe qui devient action. S'agit-il maintenant de trouver le mot qui remplacerait le mot « action », tout comme le mot « action » avait jadis remplacé le mot « verbe » ?

Eduardo Portella pose la question : « Peut-il y avoir histoire sans pouvoir ? » Jusqu'ici, le pouvoir a noué avec l'histoire une relation tétanique, qui

de celui que nous avons connu jusqu'ici par l'intermédiaire de ce mythe qu'est celui de l'histoire.

---

### Francine Fournier

Le renoncement au futur menace particulièrement la société actuelle. Mais si notre rapport avec l'histoire en termes d'universalité à l'occidentale est fortement remis en cause par les penseurs, je me demande s'il en est de même parmi les puissants de ce monde. J'ai récemment assisté à une réunion qui portait sur la démocratie et le développement, non pas une réunion de philosophes, mais de décideurs et de spécialistes des sciences sociales. On s'y interrogeait sur la manière d'endiguer un glissement vers la xénophobie, vers l'antidémocratie. Je pense aussi qu'il faut repenser les mots qui font partie de notre bagage, que nous défendons et avec lesquels nous vivons. Mais faut-il forcément les abandonner ?

---

### José Vidal-Beneyto

Je pense qu'il faudrait, effectivement, revoir le sens des mots, mais aussi ce que les nominalistes et les sophistes ont dit sur les mots. Nous savons aujourd'hui que les mots en soi ne veulent rien dire en dehors d'une contextualisation syntaxique. Et nous sommes allés très loin dans les études en neuro-physiologie et sciences cognitives, quant à ce que les contextes syntaxiques apportent à la détermination de ces mots. Il est difficile pour un épistémologue d'entendre dire que l'on peut mettre n'importe quoi sous les termes « démocratie » ou « identité ». Nous le faisons, mais ce n'est pas parce que nous le pouvons.

La grande différence entre les sciences sociales et humaines et les sciences physiques, ou même les sciences de la vie, c'est que quand les biologistes moléculaires parlent de cellule, ils ne disent pas la même chose que les biologistes cellulaires quand ils parlent, eux, de cellule. Mais au moins ils savent ce qu'ils mettent sous ce mot « cellule ».

Il existe une typologie conceptuelle de la démocratie et il faut avoir l'honnêteté de se référer au type de démocratie auquel nous faisons allusion. Il y a la « démocratie organique », chez les fascistes, par exemple, ainsi que la démocratie populaire, les républiques, les régimes communistes, la démocratie représentative, etc. Le mot « démocratie » s'utilise avec des qualificatifs, des adjectifs. Nous ne pouvons pas « jeter l'enfant avec l'eau du bain » dans les sciences sociales et humaines.

Nous savons ce que chaque chose veut dire. Même l'identité, dont M. Finkielkraut a fait la caricature dans son livre *La défaite de la pensée*. Ce qui vient d'être vulgarisé maintenant avec *Les identités meurtrières* était déjà clair dans les séminaires de Lévi-Strauss : l'identité ne peut pas être un ensemble de composantes uniformes, identiques, permanentes, etc. Nous savons à peu près ce que nous voulons dire quand nous utilisons un terme.

---

### Michel Maffesoli

Il faut mettre les mots dans un contexte, bien sûr, c'est l'essentiel. Or, maintenant, un certain nombre de termes sont justement hors contexte. Lorsque les termes « politique » ou « idéal démocratique » s'inscrivaient dans les grandes valeurs de la modernité, ils étaient contextualisés. On pouvait, en employant le mot « politique », par exemple, faire une périphrase comme « celui qui permet la gestion de la cité... ». Aujourd'hui, il n'est plus possible de faire ce genre de périphrase. Les mots, tels qu'ils sont employés, deviennent *stricto sensu* une antiphrase. Les mots que nous employons se sont progressivement usés, fatigués. Nous devons les employer avec soin, car ils peuvent nous paraître évidents, tout en étant, en fait, déconnectés.

C'est l'attitude critique qui me semble dangereuse maintenant. C'est le propre même de cette attitude du critique de nous rendre judicatifs ou normatifs en fonction de ce qui fut une grande idée moderne. C'est le fait de dire non à ce qui est en fonction de ce qui devrait être, ou de dire non à ce qui est là en fonction de ce qui devrait être universel. Cette perspective critique du « non » provient de notre vieille tradition occidentale, judéo-chrétienne. Pour saint Augustin, le monde est un état d'aversion naturelle par rapport à Dieu. Pour Freud, l'intellectuel est le « chevalier de la haine ». Lukács a parlé de « l'infamie de l'existant ». Ce sont ces attitudes-là qui fondent la pensée du « non ». Ne pourrait-on pas, dans une perspective nietzschéenne ou simmelienne ou encore « vitaliste », penser en termes de « oui », et ne plus constamment dire « non » en fonction de l'universel, en fonction de la fameuse logique du « devoir être », telle que Max Weber l'a montrée ? Qu'on le veuille ou non, autre chose est en train de succéder à l'occidentalisation du monde. Pourrions-nous apprendre de Schopenhauer, ou de la philosophie orientale, à dire « oui » à la vie ? Essayer de penser l'« ainsité », ce qui est, non pas pour le canoniser, non pas pour dire que ce sera la valeur, mais pour faire le constat ?

## José Vidal-Beneyto

En proposant que nous fassions un constat, j'avais commencé par demander à qui nous pensons quand nous disons « penseur ». Je m'apprête à continuer ce constat en parlant, dans les déterminations objectivables, des modalités de la forme et du contenu de la pensée aujourd'hui. Quelles sont donc les déterminations modales de la forme, ainsi que du contenu ?

Par rapport aux précisions apportées par Rafael Gutierrez Girardot, je suis d'accord avec les propos de Victor Massuh concernant l'usage abusif de la mémoire. Mais cet usage abusif se fait au service de la domination du présent, et non pas du tout quant à la mémoire. Je dirais qu'en Espagne, car je suis espagnol — mais ceci peut s'appliquer aussi à l'Argentine ou au Portugal —, l'ensevelissement de la mémoire est complet, parce qu'elle est contraire aux usages de la domination du présent. Je dirais même qu'en France, où l'on vit toujours dans le culte de la mémoire, il s'agit d'une mémoire fonctionnellement intégrée à la domination du présent.

Je pense aussi que Zaki Laïdi serait d'accord pour dire que Fukuyama parle de la fin de l'histoire en tant que fin de l'histoire du progrès. Pour Fukuyama, le progrès est arrivé à un point culminant, où il n'y a plus de progrès possible. Et cela s'explique par le fait que le progrès est fonction du présent. Dans la situation où nous nous trouvons, seuls l'autorégulation et le fonctionnement endogène de la condition actuelle sont capables de produire du progrès. On ne peut pas penser dans un au-delà du progrès du présent. Ce que nie donc Fukuyama, c'est le futur ouvert. Il y a un futur, bien entendu, mais ce futur est à l'intérieur de la société actuelle, où c'est justement le mécanisme de l'autorégulation qui se traduit, dans la gouvernance et ailleurs, comme formulation spécifique capable de produire le progrès. Le progrès ne peut dès lors pas être extérieur au présent. Le futur est déjà complètement contenu dans le présent. Cela correspond à la constatation de Zaki Laïdi en ce qui concerne la surcharge du présent. Le présent est non seulement porteur de son présent, mais il est porteur également de son futur. Ce qu'il faudrait souligner dans la pensée de Fukuyama est l'élimination totale, l'annulation de la rupture. Les ruptures ne sont plus possibles dans la pensée de Francis Fukuyama, comme dans la pensée de Samuel P. Huntington, en dehors des conflits terribles, aux conséquences imprévisibles.

---

références à la totalisation, à la totalité, à l'unité qui englobe ou qui contient le fragment. J'hésite à utiliser le terme « totalité » — qui renvoie à la totalisation —, même lorsqu'il pourrait légitimer ou compléter le discours sur le fragment. Or il me semble nécessaire de préciser que le fragment ne perd son caractère de particule isolée du contexte social ou de *l'autre* que lorsqu'il est interprété en relation avec un contexte englobant, susceptible de l'intégrer dans une famille, dans un contexte, dans un *autre*, enfin.

---

### Rafael Gutierrez Girardot

Effectivement, dans la pensée romantique, tant qu'il y a fragment, il y a référence implicite à la totalité. En fait, l'absolutisation du fragment aboutit, par une autre voie, à une sorte de supervalorisation de la totalité, qui devient intouchable, impossible.

Ce que l'on entend par totalité aujourd'hui est une tout autre chose. Le vocabulaire des romantiques allemands et de la totalité hégélienne ne sont pas compréhensibles dans ce contexte. Le fragment, comme tout phénomène moderne, a subi une transformation, une détotalisation. La phrase de Hannah Arendt « Le vrai est le non-total » est assez critique à cet égard. Il faudrait reconnaître le contexte quand on cite la totalité. Avec la déconstruction, l'acceptation d'un contexte est tout simplement nominale.

Lorsque l'on parle de fragment, on oublie l'histoire du fragment. On oublie que le fragment était, au début, un point de départ de l'intégration, et que, sur le plan dialectique, il était la totalité. Ce qu'il en reste est un fragmentarisme orphelin de ses références. C'est pourquoi j'ai parlé de « romantisme déromantisé ».

---

### José Vidal-Beneyto

Le fragment aujourd'hui n'a plus effectivement la même signification qu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Mais les deux fragments ont en commun le problème de l'intelligibilité qui présente un intérêt particulier par rapport au multiculturalisme. Comment le multiculturalisme peut-il être intelligible s'il n'y a pas de cadre commun qui rende intelligible le fragment, la pluralité ? Vous avez dit, très justement, que le fragment renvoie nécessairement à une totalité, car la condition de son intelligibilité est le cadre commun.

---

taire, à partir des formes de pensée actuelles, pour voir dans quelle mesure elles demandent une rupture et comment on peut les décaper et les retourner.

---

### José Vidal-Beneyto

Sommes-nous en mesure de penser la réalité en partant de notre contemporanéité, de la réalité actuelle ? La pensée ne doit pas être un exercice autiste. Si nous la concevons comme une activité qui cherche des résultats que nous pouvons appeler vérité, il lui faut un référent : ce que nous appelons la réalité, ce qu'elle doit capter. Or nous ne sommes pas pourvus de bons instruments pour penser cette réalité. La pauvreté des résultats de la pensée contemporaine est patente.

Pourquoi cette pauvreté de la pensée aujourd'hui ? D'abord, nous savons que la pensée actuelle est extrêmement redondante, et ce non seulement en ce qui concerne l'ensemble thématique, les inspirations, les recours qui ont été très bien soulignés par nos philosophes. Il y a une volonté archéologique qui fait appel aux antécédents. Mais encore plus grave est la redondance de nos penseurs. Il est curieux de voir comment nos auteurs ne font que revenir sans avoir eu une grande idée. Il est normal de développer une idée, mais pas de la réitérer.

Le dépérissement de la pensée de tous les penseurs est un fait encore plus grave. J'ai beaucoup admiré Lyotard. Qu'est-il devenu ? Je me rappelle *L'échange symbolique et la mort*, qui a été une grande percée de Baudrillard. Depuis lors, c'est le dépérissement. D'un côté redondance, de l'autre, dépérissement.

L'essai, conçu comme un beau texte, constitue aujourd'hui une contribution aux formes de la pensée qui se fait dans une perspective modale. Une autre perspective est celle de la littérature. Nous voyons à quel point il y a une sorte de va-et-vient constant entre la profession de philosophe ou de penseur et la production littéraire. Nous avons parmi nous Rafael Argullol, philosophe et dramaturge. En France, nous avons Alain Badiou, qui produit autant d'œuvres de pensée que de littérature. De plus en plus, les penseurs en sciences sociales font aussi de la fiction. Il existe une sorte de circularité.

La production de la pensée actuelle se caractérise également par la détermination de modalités publicitaires, que je qualifierais de provocation ou de « slogan ». Je citerais Bernard-Henri Lévy, André Glucksmann, Alain Finkielkraut, Luc Ferry, dont les livres sont pleins de formules intelligentes comme « théoriser c'est terroriser » ; Régis Debray, dont la réflexion est pleine de « slogans » ou de métaphores souvent extrêmement brillants. Les penseurs se veulent en outre des

divulgateurs. Comme expression de cette volonté de divulgation, je citerais les Éditions du Seuil, qui ont créé ces formes de communication qui s'appellent « A mon fils ». Moi-même, j'écris chaque semaine des articles pour un journal et je participe à une émission.

Une autre caractéristique revendiquée aujourd'hui est le non-systématisation, la non-systématicité de la pensée. Si le fragment peut être systématisé, la non-systématisation se traduit dans cette voie nébuleuse, cette nébulosité plus ou moins définie, plus ou moins confirmée, que Rafael Gutierrez Girardot a évoquée.

Je dresse un constat, je ne porte pas de jugement. Mais il y a aussi l'étiologie. Pourquoi ces choses arrivent-elles ? Les déterminations qui me semblent dominantes sont le « comportement massif », entendu comme comportement des masses, qui vient de l'industrie de masse, dans le sens où nous avons un interlocuteur qui est indéterminé, homogène et illimité, l'hyper-médiatisation, l'éphémère et l'urgence.

J'en viens donc aux contenus de la pensée. Dans ces contenus, il y a des pôles, des noyaux. Le premier est le rejet, apparemment accepté par tous, de la théorie ou du modèle, ce qui produit une sorte de perplexité paradigmatique. Je ne parle pas de la carence des valeurs, mais de cette perplexité paradigmatique, aussi bien dans la pensée philosophique que dans la pensée des sciences sociales et humaines, voire la pensée des sciences « dures ». La complexité qu'entraînent la multiplicité de voies possibles et l'absence de critères objectifs pour établir une hiérarchie est très importante, car elle situe la pensée dans le terrain de l'indécidable. Aujourd'hui l'acceptation de l'indécidable est très répandue. Nous n'avons pas de critères ou de repères fondés sur la connaissance ou sur la raison qui nous permettent de décider. Nous n'avons plus de critères de certitude. Nous nous trouvons dans une sorte de perplexité au niveau paradigmatique, pour ne pas dire un panscepticisme généralisé.

L'ontologie connaît une acceptation très large en tant que noyau de la pensée. Il y a un renvoi très fort du nihilisme, que nous voulons nécessairement, par un retour des choses, ontologiser, que nous voulons rendre positif. Toutes les réflexions nihilistes vont dans cette direction. Une positivation du nihilisme, ou une ontologisation du nihilisme, est très répandue dans la pensée contemporaine.

La primauté de la médiation constitue un autre noyau. La médiation est devenue l'un des pôles les plus forts de toute pensée. Elle se lit surtout à travers la formulation du langage et de la communication. Les deuxième et troisième générations de l'École critique de Francfort n'arrivent pas à se dégager de cette réflexion.

La réconciliation de l'herméneutique avec la philosophie analytique a beaucoup à voir avec cette primauté de la médiation. Le parcours de Ricœur est exemplaire de cette obsession de la médiation en termes de langage, que ce soit par rapport à la lecture herméneutique, au dialogue de base critique, ou au rejet de la philosophie analytique.

Même Gadamer doit beaucoup à cette problématique de la médiation, qu'il a lue aussi bien à travers cette catégorie herméneutique qu'en dialogue avec la philosophie analytique. En Allemagne, on parle peu de l'importance de la philosophie analytique dans la pensée de Gadamer. Cela correspond à la réflexion de Michel Maffesoli. Lorsqu'il rejette les concepts en faveur des mots, il veut surtout parler de cadres non formalisés catégoriellement mais formalisés verbalement. Cette polarisation qui existe aujourd'hui autour de la médiation reflète son importance pour tout processus de la pensée.

Un pôle épuisé maintenant est celui de la complexité. Je pense que celle-ci a tellement démontré ses limites qu'elle est sur le point de devenir un objet philosophique purement « pensé ». Je ne parle pas de la complexité en tant que cadre d'exploration comme c'est le cas dans beaucoup d'autres sciences, mais d'un rôle analogue à celui du structuralisme dans les années 50 et 60. Je crois que la complexité est en train de perdre de la vigueur.

Un grand pôle de contenu de pensée aujourd'hui est celui de la sécurité. Toute pensée aujourd'hui est une pensée de réassurance. Nous sommes tous, en tant que penseurs, des réassureurs. Nous voulons à tout prix éviter le risque, ce qui explique que toute pensée qui nous pousse vers la non-rupture, vers la non-innovation, est toujours essentielle. Nous sommes tous aujourd'hui des voltigeurs. Nous avons besoin d'un filet de sécurité pour nous retenir.

Comment pouvons-nous défalquer ces caractéristiques aussi bien modales que de contenu pour redonner à la pensée, non pas de la rigueur, mais de la vigueur ? Car aujourd'hui l'adjectif le plus prestigieux — et c'est le signe d'une époque faible — c'est « fort » : une pensée forte, une avancée forte. Pour en arriver là, il nous faut essayer de trouver d'autres déterminants objectivables susceptibles de remplacer ceux que nous avons aujourd'hui, ou au moins de les compléter. Découvrir, finalement, de nouveaux chemins pour la pensée.

---

de masse et la culture afro-brésilienne, dont les plus récentes sont : *Reinventando a cultura : a comunicação e seus produtos* et *Claros e escuros : identidade, povo e media no Brasil*, ainsi que de plusieurs ouvrages de fiction.

**Márcio Tavares d'Amaral** est psychanalyste et avocat spécialisé en droit des minorités. Il est également professeur de systèmes de pensée à l'École de communication de l'Université fédérale de Rio de Janeiro, où il dirige un groupe de recherche transdisciplinaire sur les transformations des problématiques du sujet, de la vérité et du temps face à la culture d'informations virtuelles. Il a publié des ouvrages sur ses thèmes de recherche, tels que *Arte e sociedade, filosofia da comunicação e da linguagem, Filosofia e historia, Eu, individuo, O homem sem fundamentos*, ainsi que des œuvres de poésie et de fiction.

**Gianni Vattimo**, philosophe, chargé de la chaire d'herméneutique philosophique de l'Université de Turin, ancien élève de Luigi Pareyson, a introduit dans son pays la pensée de ses professeurs Karl Löwith et Hans-Georg Gadamer et proposé une interprétation herméneutique de la pensée contemporaine. Il est l'auteur d'une œuvre importante, dont *Les aventures de la différence, Au-delà du sujet, La pensée faible, La fin de la modernité, L'éthique de l'interprétation*, et *Au-delà de l'interprétation*.

**José Vidal Beneyto**, professeur à l'Université Complutense de Madrid, directeur du Collège des hautes études européennes à la Sorbonne et Secrétaire général de l'Agence européenne pour la culture, exerce également les fonctions de conseiller spécial auprès de l'UNESCO et de l'Union européenne. Collaborateur régulier de *El Pais, Le Monde diplomatique* et *Europa Zeitung*, membre du comité éditorial ou scientifique de plusieurs revues telles que *Media, Culture and Society*, il est l'auteur de nombreux ouvrages, dont le dernier a pour titre *España a debate*.

**Hillary S. Wiesner** est docteur en histoire des religions et diplômée de l'Université de Harvard. Auteur de plusieurs articles sur l'éthique, les religions, le système des Nations Unies et la recherche de points de convergence entre les différentes traditions philosophiques, culturelles et religieuses, elle est également coauteur d'un Dictionnaire des religions. Ayant participé en qualité de consultante à l'organisation des célébrations de l'Année des Nations Unies pour la tolérance (1995), elle fut nommée spécialiste du programme de philosophie et d'éthique à l'UNESCO en 1997.